

La folle du logis

[Du 24 septembre au 19 décembre 1999, Maison Hamel-Bruneau. Québec]

Guy Sioui Durand

Numéro 75, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46181ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sioui Durand, G. (2000). La folle du logis / [Du 24 septembre au 19 décembre 1999, Maison Hamel-Bruneau. Québec]. *Inter*, (75), 46–47.

La Maison Hamel-Bruneau de Sainte-Foy présente depuis quelques années des projets extérieurs de sculptures/installations durant l'été. Cette année, le commissaire invité René TAILLEFER a invité cinq artistes à envahir les pièces intérieures en créant des installations inédites, lors d'une exposition ayant pour thème *La folle du logis*.

Dans un premier temps, TAILLEFER a attribué à chacun une des pièces de la maison pour qu'ils s'en inspirent : la cuisine pour Jean-Pierre MORIN, la salle à manger à Paryse MARTIN, le salon à Louise VIGER, le bureau pour Mario DUCHESNEAU et la chambre à Claudine COTTON. L'entrée et le couloir seront retenus pour un hommage collectif posthume à Ulysse COMTOIS. Dans un second temps, le commissaire demandait aussi aux artistes de démultiplier l'occupation de leur espace, non pas en créant plusieurs œuvres personnelles mais plutôt en intégrant à leur agencement celles d'autres artistes, à leur convenance. L'habituelle bulle individuelle devait céder la place à la complicité. Bonne idée !

La cuisine : Un cheveu dans la soupe

Ni chaises, ni tables, ni électroménagers n'occupent la cuisine. La pièce ainsi vidée, Jean-Pierre MORIN y déposera deux gros objets autonomes de métal sculpté en formes de cocons, dont un dans le foyer. *Un cheveu dans la soupe* mettra en évidence les œuvres de Carole BAILLARGEON, connue pour ses créations en tissus et vêtements. Sous une « corde à linge aux épingles stylisées » se tenait notamment *La ballerine*, une étonnante sculpture mi-bois mi-synthétique et, près du foyer, *La promeneuse*, cet espèce de chien de bois sur roulettes qu'on pouvait déplacer en tirant sur une laisse de cuir. L'invitée damait le pion à son hôte !

La salle à manger : La femme du boulanger

Dans la salle à manger formant une aire ouverte avec le salon, la table en bois sculptée par Paryse MARTIN (*La femme du boulanger*), en formes pleines de rondeurs érotiques et aux couleurs lubriques, s'accommodait de fruits évocateurs en papier mais aussi des œuvres de la joaillière Chantal GILBERT, son invitée. *La grosse ballerine*, un couteau/insecte, et *À tire-d'aile*, un couteau/oiseau, occupaient la surface de la table tandis qu'au-dessus, en suspension, *La guerrière*, un autre couteau stylisé, inquiétait. Que ce soit l'arc-en-ciel de dessins/camés libidineux courant sur un des murs, les tuiles colorées au sol sous la table, les feuilles de style rococo habillant une lampe ou l'énorme vase à fleurs dans un coin, la luxuriance habitait totalement cette pièce.

Le soir du vernissage, on remarquait les déplacements d'une véritable « folle du logis en chair et en os », *Madame Rachel* (alias Louise TURCOTTE), toute drapée d'une flamboyante robe conçue par l'artiste Claudie GAGNON... *Madame Rachel* « recevait », tout droit sortie de la salle à manger. *Madame Rachel* traversait allègrement les pièces pour se mêler aux invités dehors. Elle engageait des conversations loufoques qui n'avaient rien à voir avec la logique. Était-ce la « *Femme du boulanger* » ?

« Prends garde à la douceur des choses » du salon

Une énorme théière occupait quasiment à elle seule le salon. Louise VIGER laissait répan- du sur le sol un amas de vrais et de faux citrons et, près de l'âtre, un de ses petits bateaux miniatures faits en sucre. *Bienvenuta II*, une grande photographie bleutée d'André MARTIN sur un mur et des « gouttes de textes » sur l'autre mur complétaient calmement ce qui aurait pu ressembler à l'heure du thé.

Le cabinet de travail : Chemises enchemisées

« Rien n'importe sinon le contenu d'un dossier. Rien n'est plus noble. Plus savant. Rien ne me comblera jamais autant que ces douces et ravissantes ouvertures sur le monde. Le monde des autres... les chalands. Ces clients classés, fichés. Le monde des idées, le monde des artistes : ces femmes, ces hommes en chemises. »

Joseph Jean Rolland DUBÉ :
Tout vendre, roman (en chantier)

Mario DUCHESNEAU occupe la pièce qui faisait office de bureau avec une sculpture. L'immense œuvre est faite d'une accumulation de chemises de carton dans lesquelles on range les dossiers. Elles sont disposées en paliers dégradés et occupent en volume plus de la moitié de la pièce. L'étagement sculptural sert de support à une grande image couleur. Elle nous indique que le propos du sculpteur ne se limite cependant pas au seul déploiement de boîtes d'archivage dans le lieu de travail, le bureau. Mario DUCHESNEAU matérialise ici le transfert dans l'espace informatique. Il donne du volume à ces dossiers métamorphosés en icônes du bureau qui apparaît à l'écran d'ordinateur (oui vous savez l'image qui laisse voir les chemises pour indiquer les dossiers à l'écran).

Joseph Jean Rolland DUBÉ est l'écrivain invité avec un extrait de *Tout vendre*, son prochain roman écrit à l'ordinateur – un extrait est publié dans le petit livret qui accompagne l'exposition. Le photographe Emmanuel GALLAND a déposé sur la tablette du foyer un *Self-service* de ses cartes d'affaires qui indiquent les cinquante-six métiers (d'autres diraient la multidisciplinarité) qu'on peut (ou qu'il faut) cumuler pour fonctionner dans le champ québécois de l'art. À côté de la porte, une grande photocopie du texte *Ouvrir un dossier de commissaire* se veut une synthèse de tous les programmes disponibles tant au

Mario DUCHESNEAU, *Chemises enchemisées*. Photo : Marie-Claude THIBAUT





Claudine COTTON, *Rose Bonnard on avait fait le tour de son jardin*. Photo : Marie-Claude THIBAUT

Conseil des arts du Canada qu'au Conseil des arts et des lettres du Québec. Cet abc, que doit connaître tout commissaire indépendant ou administrateur de centre d'artiste autogéré pour financer des programmations, a été rédigé par Sonia PELLETIER, éditrice (Paje Éditeur), qui met sa plume au service du milieu artistique.

Ces trois supports d'informations (la carte d'affaires, l'extrait de roman et le texte bureaucratique), hors des boîtes si l'on peut dire, ne semblent pas perturber la circulation des regardeurs autour de l'impressionnant amoncellement de *Chemises enchemisées*. L'effet sculptural à la fois réel et virtuel superpose de manière efficace et exceptionnelle les deux espaces/temps : celui de l'occupation du bureau dans la Maison et celui de la conception sculpturale virtuelle à l'ordinateur. Le grand amoncellement de chemises dans la pièce qui servait de bureau correspond à l'agrandissement des icônes, fenêtres, règles et dossiers quand on les ouvre à l'écran.

La création de *Chemises enchemisées* de Mario DUCHESNEAU amorce sans doute un changement dans son travail de sculpture/installation alors que tour à tour des commodes (*Toujours sur la brèche*, LE LIEU, 1987), de barils de bières (*Symposium La route des sculptures*, Saint-Wendel, 1993), des valises flottantes (*Nishk E Tshitapmuk*, Mashteuiasth, 1994), des mobiliers miniatures (*De fougue et de passion*, Montréal, 1997-98) et des tiroirs (Hull, 1998) ont servi de matériaux. Cette fois, le sculpteur accumule espace réel, espace de l'art et espace virtuel, préfigurant l'emploi de nouveaux supports comme le cédérom catapultant dans le cyberart un travail à venir.

La chambre à coucher : Rose Bonnard on avait fait le tour de son jardin

Dans la petite chambre menant à la salle de bain, Claudine COTTON a dramatisé une absence, celle d'une femme, *Rose Bonnard* au crépuscule de sa vie. Les traces évidentes de perte d'autonomie se conjugaient à des objets intimes et pas banals du quotidien. COTTON s'inspire d'un travail de Guy BLACKBURN auprès d'une dame âgée en centre d'hébergement (*Pied de femme sur pied d'artiste* montrait l'empreinte du pied de la dame dessinée avec du parfum). Il s'agissait alors d'un prétexte à la rencontre de l'odeur comme lieu de mémoire...

Une table au tiroir laissé intentionnellement ouvert par Dany MACDONALD, une artiste en résidence (*Une idée de l'homme, hommage à Henri LABORIT*, 1998) à Chicoutimi où vit et travaille COTTON, est ici récupérée par elle comme pour réaliser la volonté de MACDONALD qu'elle soit à nouveau utilisée. On pouvait lire une lettre personnelle dans le tiroir. Mais ce qui fait sursauter, c'est plutôt ce collier fait de verres de contact qui est déposé sur la table. Au mur, une série de moulages en savon du pays sculpté par des lavages de l'artiste Rachel ECHENBERG (*Soapworks, memory absorbed through touch*, 1996) se voulait métaphore de l'accumulation de mémoires par touches.

De l'installation sensible de Claudine COTTON émane un climat dramatique. Une chaise roulante est enveloppée d'un grand drap blanc, au centre de la pièce. Elle est immobile devant ce qui s'apparente à un tapis fait de

couches pour incontinence. Cet amoncellement insolite se rend jusqu'au pied d'une tête de lit en métal dont les barreaux trafiqués font office de réservoirs pour solutés. Une photographie de Claudine COTTON, prise par le photographe Ivan BINET, est imprimée sur le rideau plein jour devant la fenêtre, comme si elle s'envolait. On se sent attiré par la salle de bain. Le bruit du ventilateur poussé au maximum et la lumière vive dans laquelle elle baigne achèvent de nous convaincre. Autres indices d'une perte de vitalité : les pantoufles au sol, les bas et puis, bien plié, ce slip, avec une mince ligne de poil. La vie s'en est allée...

Le hall d'entrée : Hommage à Ulysse Comtois

Après le passage dans la chambre de *Rose Bonnard*, l'hommage à ce géant de l'art québécois qui vient de nous quitter, Ulysse COMTOIS, dans le hall d'entrée, n'en était que plus touchant. Une de ses sculptures conviviales en aluminium (1996) et un bronze (*F2-2/6 Suite romanesque*, 1984-85) occupaient le corridor d'entrée, entourés de quelques livres de sa bibliothèque personnelle. Deux peintures (*Je*, 1990 et *Ciel bleu*, 1991) et des photographies semblaient inviter *Porte-fenêtre* (1997), une huile de son amie Louise MASSON.

L'exposition *La folle du logis* à la Maison Hamel-Bruneau s'est nourrie de complicités heureuses déboutant les seules individualités, de débordements des espaces usuels à la sculpture/installation, et d'un rappel de l'importance de la conscience historique, du respect des aînés et ce, en pleine postmodernité sous l'emprise de l'immédiat et du ludisme.